

GUILLAUME FILLASTRE, AMI DE PIERRE D'AILLY ET L'HUMANISME AU CONCILE DE CONSTANCE

par

Bernard MERLETTE

Je vous présente un ami et partenaire de Pierre d'Ailly, le cardinal Guillaume Fillastre, et l'humanisme au concile de Constance.

On sait le rôle intellectuel du cardinal Pierre d'Ailly dans les disciplines et les domaines les plus variés, son rôle proprement théologique tant spéculatif que pratique, avec les décisions administratives qui peuvent en découler, le procès de Jean Hus par exemple, mais également son intérêt pour toutes les manifestations du nouvel humanisme, largement répandu d'ailleurs dès avant lui au Collège de Navarre, et très particulièrement son exceptionnelle ouverture aux questions scientifiques.

Son *Ymago mundi* n'est sans doute qu'une compilation mais un effort sérieux de claire synthèse, à jour des dernières découvertes, aussi bien découvertes livresques, (les textes qu'on retrouvait), que découvertes réelles, les voyages, les explorations, tel que celui relativement récent de Marco Polo. Si elle comporte bien des notions qui seront prochainement périmées, ou des erreurs de calcul qui seront d'ailleurs fécondes, comme l'évaluation de la proximité de l'Inde par l'ouest, cette *Ymago Mundi* a une très grande importance.

Et puis, autre aspect scientifique de l'activité du cardinal Pierre d'Ailly, le projet, tout pratique, lui, de réforme du calendrier. Et c'est bien un souci à la fois juridique et scientifique de vouloir ramener le calendrier à la vérité astronomique. C'est exactement ce qui avait été l'intention de Jules César lors de sa réforme mais la réforme du

calendrier julien n'était pas parfaite, de siècle en siècle quelques erreurs s'étaient accumulées qui arrivaient à dix ou onze jours d'erreur, onze jours selon le calcul de Pierre d'Ailly, dix jours seulement selon le calcul qui sera retenu par Grégoire XIII cent soixante ans plus tard. C'était évidemment peu de chose quand on la compare aux mois entiers d'erreur du calendrier romain antérieur, l'équinoxe de printemps tombait en plein été, le calendrier n'avait plus aucune signification.

Par ailleurs, on sait le rôle exceptionnel doctrinal et pratique, de l'universitaire et du pasteur pour mettre fin au Grand Schisme d'Occident, échec partiel à l'assemblée parisienne de 1406-1407, déconvenue à Pise et à Rome de 1409 à 1412 et le succès final à Constance de 1414 à 1418. A tout cela bien entendu il ne parvient ni d'emblée ni seul. Notre théologien, d'ailleurs diplomate fort avisé, y compris dans ses très opportunes maladies, obtiendra l'indispensable appui des meilleurs juristes. Même un Simon de Cramaud qui avait été le plus souvent son adversaire, notamment à Paris, finira par se rallier à lui au concile de Constance. Beaucoup plus habituellement il aura l'appui d'un Italien, son collègue Branda Castiglioni, qui est son exact contemporain, à quelques mois près ils sont nés apparemment la même année. Branda Castiglioni, professeur à Pavie, a une carrière assez parallèle, mais c'est un juriste, évêque de Plaisance, élevé au cardinalat dans la même promotion du 6 juin 1411, bon humaniste, à qui son activité diplomatique vaudra des bénéfices normands, y compris l'évêché de Lisieux. Il le résigne d'ailleurs en faveur d'un neveu quelque temps après.

Branda Castiglioni, avec une longévité beaucoup plus considérable, fondera encore en 1430 à Pavie un important collège pour vingt-quatre étudiants pauvres dont douze normands et parmi eux il y aura Thomas Basin, un homme très important du milieu et de la fin du siècle, et Branda Castiglioni, lui, mourra nonagénaire. Mais pour Pierre d'Ailly le principal de ses partenaires, le plus proche à tous égards, sera sans nul doute son collègue et ami de longue date, le cardinal Guillaume Fillastre.

Guillaume Fillastre n'est pas un ami de jeunesse de Pierre d'Ailly, à la différence de beaucoup d'autres parmi ses amis ou ses proches, maîtres, condisciples et collègues ou disciples. Guillaume Fillastre n'est pas un élève ni un maître du collège de Navarre à Paris, c'est un Manceau, il a vraisemblablement trois ans de plus que Pierre d'Ailly, il a pris ses grades à l'université d'Angers où il fut maître quelques années, et puis il gagne l'université de Paris et, comme beaucoup d'autres clercs et universitaires, il se met en à moment-là à cumuler les bénéfices, les canonicats, dans différentes églises. Il est chanoine à Angers, au Mans, chanoine et archiprêtre à Laval, qui n'est pas un diocèse mais qui comporte un chapitre important, et il prend place dans le clergé de Reims, d'abord comme doyen de Saint-Symphorien, ensuite comme

chanoine du chapitre cathédral de Reims, l'un des plus puissants de France. Il y occupe une charge très concrète qui demande une résidence non pas assidue mais assez fréquente. Il y occupe l'une des trois officialités, car notre métropole de Reims comportait trois officiaux.

Les officiaux étant des juges ecclésiastiques, il y avait l'official de l'archevêque, l'official du grand archidiacre et l'official du chapitre. C'est une multiplicité exceptionnelle. A quarante-cinq ans, en 1392, il est élu doyen du chapitre cathédral et va le rester vingt-deux ans. Il réside souvent à Reims, sa charge l'y oblige, mais il vient souvent à Paris soit pour son enseignement universitaire soit pour les affaires de l'Eglise et de l'Etat. Il restera doyen de Reims encore trois ans après sa promotion au cardinalat. L'un des effets d'avoir conservé de décanat de Reims, sera que Simon de Cramaud, son propre adversaire et celui de Pierre d'Ailly, devenu son archevêque en 1409, ne deviendra cardinal que deux ans après lui. Pendant quinze jours Reims aura deux cardinaux : l'archevêque qui va d'ailleurs démissionner au bout d'une quinzaine de jours car l'archevêché de Reims était difficilement compatible avec une charge à la Curie romaine, et puis le doyen, qui se retire à son tour. Chose curieuse, le doyen du chapitre avait été cardinal avant l'archevêque. On trouve de ces choses, d'ailleurs, au Moyen-Age, avec les cumuls de bénéfices. Simon de Cramaud, chose curieuse, en démissionnant, va permuter avec son troisième successeur à Poitiers, car il avait été précédemment évêque d'Alexandrie. Bien sûr il n'est jamais allé à Alexandrie, c'était purement honorifique. Il reprend l'évêché de Poitiers alors que l'évêque de Poitiers, son troisième successeur, lui succède à Reims. Un archevêque pouvait redevenir simple évêque. Il reprend l'évêché de Poitiers mais comme administrateur et principalement pour en toucher les bénéfices. Il mourra finalement à l'évêché de Poitiers où il est enterré.

De même Pierre d'Ailly abandonne son évêché de Cambrai un an après sa promotion au cardinalat. Là également le diocèse de Cambrai étant un diocèse très important et très étendu, Pierre d'Ailly considère qu'il ne peut pas assurer sa charge pastorale à Cambrai en résidant à la Curie romaine ou en remplissant des missions de cardinal légat comme il le fera en Allemagne un peu plus tard. Mais il se réserve une pension annuelle importante sur les revenus de l'évêché de Cambrai qui nous donne une notion de ce que pouvait être la richesse de certains de ces princes ecclésiastiques du XIV^e siècle : il conserve une pension annuelle de quinze cents florins d'or ce qui correspond à pas loin d'un million de nos francs. Et son successeur n'est pas dans la misère pour autant.

Pierre d'Ailly sera successivement et simultanément administrateur apostolique de plusieurs petits diocèses tels que Limoges ou Orange, ce dernier plus facile à administrer parce que plus proche d'Avignon.

Notre cardinal Guillaume Fillastre, lorsqu'il abandonne le décanat de Reims avec ses revenus, devient administrateur de l'évêché d'Aix-en-

Provence et puis, partant pour Rome, il considère qu'Aix-en-Provence mérite d'avoir un archevêque résident. Là aussi, il rétrograde, il devient simplement évêque de Saint-Pons de Thomières, un petit diocèse des environs de Montpellier. Il y en a beaucoup dans cette région du Midi, un évêque voisin pouvait très bien assurer la charge pastorale et l'évêque lointain priaît pour son diocèse et en touchait les revenus.

Guillaume Fillastre lorsqu'il rentre à Rome avec le pape Martin V, va devenir archiprêtre de Saint-Jean de Latran ; il ne réside pas dans le lieu de son titre cardinalice de Saint-Marc, c'est avant la construction du beau palais de Venise à Rome, mais comme archiprêtre du Latran, il aura un beau palais près de l'église de Saint-Chrysogone qui était le titre cardinalice de Pierre d'Ailly. Si bien que, chose curieuse, le tombeau de Guillaume Fillastre est à Rome dans l'église Saint-Chrysogone, l'église de son ancien ami mort quelques années avant lui et non pas dans son église cardinalice à lui.

Guillaume Fillastre en tout cas est un prélat opulent, semble-t-il quelque peu mondain, justifiant sa devise vaguement épicurienne : "liément", joyeusement. On a critiqué sa conduite, l'homonyme qui l'accompagne à Rome et qui sera lui-même un prélat très brillant, est-il son neveu et son filleul ou probablement son fils plus ou moins avouable ? On a soutenu les deux thèses, je n'ai pas réexaminé personnellement la question. Simplement un vieil historien du diocèse du Mans constatait tranquillement au XVIIe siècle : "puisque l'homme ne peut être parfait il ne faut pas s'étonner si les avantages qu'il possède sont ordinairement mêlés et accompagnés de quelques défauts". Et voilà un chanoine du Mans qui donne tranquillement son absolution lointaine à notre cardinal. Pas toujours prudent ni modéré, moins diplomate que Pierre d'Ailly, il s'en excuse car il a une pénible mésaventure l'opposant précisément à Simon de Cramaud, Jean Petit et Jean Juvénal des Ursins, futur évêque de Beauvais et futur archevêque de Reims, à l'assemblée de Paris en décembre 1406. A la séance suivante, il s'excuse : "je suis un pauvre homme qui ai été nourri ès champs, je suis rude de ma nature, je n'ai pas demeuré avec les rois ni avec les seigneurs par quoi je sache la manière et le style pour parler en leur présence". Il évitera toutefois de renouveler ce pas de clerc que Pierre d'Ailly n'aurait pas connu. C'est un bon orateur, toujours de style simple et clair aussi bien en français qu'en latin.

Et l'essentiel de leur action ce sera le concile de Constance. Dans l'édition des actes du concile de Constance, l'érudit allemand Henrick Fincke a publié trois journaux du concile qui sont des documents extrêmement intéressants et précieux, qui se recourent et se complètent mutuellement, et qui soulignent tous les trois le rôle également capital de nos deux amis, eux-mêmes complémentaires. Pierre d'Ailly est plus théologien, Guillaume Fillastre est plus juriste, c'est sa formation. Mais

le juriste n'ignore pas la théologie pas plus que le théologien n'ignore le droit canonique, bien sûr. L'un des deux est plus profondément religieux, l'autre plus mondain, mais relevant dans son propre journal attentivement son rôle religieux de prédicateur ou de célébrant quand son tour est venu au concile. Donc, s'il a eu des erreurs de conduite ou des faiblesses dans sa jeunesse et même son âge mûr, le cardinal sexagénaire est un homme très digne et très conscient de ses devoirs.

Guillaume Fillastre est arrivé à Constance avec le pape Jean XXIII le 28 octobre 1414, le concile devant s'ouvrir le premier novembre. Pierre d'Ailly y arrive quelques jours plus tard, seulement le 18 novembre, non pas qu'il soit en retard mais il rentre de sa légation d'Allemagne qui lui a permis d'ailleurs de rencontrer le roi Sigismond, le roi des Romains, en fait l'empereur, et de préparer les princes et les prélats allemands au concile.

Le journal de Seretanus nous rapporte l'importance de l'événement, l'arrivée de Pierre d'Ailly. Il arrive avec une suite nombreuse, c'est une arrivée remarquée parce que c'est un personnage important et dont on sait déjà qu'il va jouer un grand rôle. "Le samedi 18 novembre le révérendissime Père en Christ Monseigneur Pierre, par la Divine Miséricorde cardinal de Cambrai, du titre de Saint-Chrysogone, revenant de sa légation en Allemagne, fit son entrée à Constance et tous les cardinaux allèrent à sa rencontre comme on fait pour le retour d'un légat". Ce n'est pas son ami Guillaume Fillastre qui note cela, c'est l'un des autres auteurs de journaux du concile. C'est le même auteur qui précise, un peu plus tard, que la commission de douze membres devant juger doctrinalement Jean Hus, comportait quatre cardinaux dont Pierre d'Ailly et Guillaume Fillastre. (ils vont toujours aller ensemble), les deux généraux des dominicains et des franciscains, et six docteurs de différentes universités.

Bien entendu le témoignage qui nous intéresse le plus c'est le journal de Guillaume Fillastre lui-même. Naturellement il y relève d'abord ses propres interventions, exactement quarante fois sauf erreur, avec parfois d'ailleurs d'assez minimes précisions ; ce qui l'intéresse directement, ce qu'il a fait, c'est normal.

Son ami le cardinal de Cambrai figure parmi ceux qu'il y mentionne le plus souvent, au moins dix-sept fois si je n'en ai pas omis, et toujours pour des interventions importantes. Plusieurs fois d'ailleurs Guillaume Fillastre relève leurs initiatives communes, souvent décisives. Il relève aussi leurs communes maladies diplomatiques. Quand les séances du concile deviennent trop orageuses, quand les universitaires en particulier s'excitent un peu trop, nos deux cardinaux et quelques autres prélats influents tombent malades et puis attendent que ça se tasse. On ne peut rien faire sans eux et quand les universitaires, quand les orateurs ont bien parlé, se sont bien contredits les uns les autres et sont fatigués et

n'arrivent à rien, nos cardinaux arrivent pour suggérer des solutions de bons sens qui finalement seront acceptées. C'est d'ailleurs leur patience qui obtiendra le compromis entre le Sacré Collège cardinalice et les cinq nations, pour ce conclave exceptionnel où figureront, à côté des vingt-trois cardinaux, trente représentants des cinq nations, France, Angleterre, Germanie, Espagne et Italie, six par nation, qui fera l'élection de Martin V. Et c'est encore l'accession finale de Guillaume Fillastre et de l'un de ses collègues qui sera décisive pour l'élection de Martin V, "pour la consommation de cet ouvrage et l'union de l'Eglise" comme le note lui-même Guillaume Fillastre avec la satisfaction du devoir accompli. Auparavant c'est lui, avec Pierre d'Ailly, mais lui surtout comme canoniste, qui avait eu la responsabilité de rédiger avec modération et de faire accepter les deux actes tout à fait exceptionnels qu'avaient été les successives sentences de déposition de deux des trois papes rivaux, Jean XXIII et Benoît XIII ; le pape Grégoire XII ayant, lui, volontairement donné sa démission. Donc, le rôle ecclésiastique de Guillaume Fillastre, à côté et avec Pierre d'Ailly, au concile de Constance, est quelque chose de tout à fait essentiel.

Mais je vous ai annoncé l'humanisme au concile de Constance. Car ce concile a duré trois ans et quatre mois, et cela a été un véritable congrès européen, une réunion entre les prélats, non seulement les cardinaux mais beaucoup d'autres prélats, les dignitaires ecclésiastiques et les universitaires ; de tout ce qui comptait dans le monde intellectuel et le monde savant de l'époque. On pourrait dire que le concile de Constance, et les conciles qui suivront d'ailleurs, Bâle et Florence, ont été en quelque sorte la foire du livre de l'époque. Sur ce point j'espérais, et c'est principalement pour cela que j'ai lu le journal de Guillaume Fillastre, qu'il ferait aussi allusion, au moins occasionnellement, à ses rencontres, à ses loisirs érudits, aux livres qu'il a pu recevoir ou échanger, où il a lui-même laissé d'ailleurs la trace de son intérêt, notamment durant ces périodes où il se tenait à l'écart des assemblées conciliaires. Ces périodes où il ne s'est rien passé. Avant la déposition de Benoit XIII, l'empereur Sigismond est allé rencontrer le pape d'Avignon qui résidait à ce moment là en Aragon. Ils se sont rencontrés à Perpignan, plusieurs cardinaux, toute une délégation du concile y est allée aussi. Pendant ce temps-là, bien sûr, à Constance, il ne se passait rien, on attendait. Mais le journal de Guillaume Fillastre est exclusivement consacré aux péripéties et négociations du concile.

Donc, pour satisfaire notre curiosité dans le domaine de l'humanisme, il faut interroger tout simplement ses propres livres et d'autres témoignages contemporains.

L'humanisme, tel qu'il apparaît à ce moment-là, n'est pas un phénomène absolument nouveau. En fait il y a toujours eu des échanges culturels, en particulier à l'occasion des voyages, des conciles, tout

simplement des voyages à la Curie romaine. Il y en a eu particulièrement en Avignon. Au milieu du XIV^e siècle réside en Avignon, ou proche d'Avignon, le grand humaniste Pétrarque, que l'on peut considérer comme le fondateur de l'humanisme moderne, des XIV^e et XV^e siècles. Après lui, son ami Coluccio Salutati est le premier maître de Poggio Bracciolini, un Toscan qui est l'un des personnages essentiels de l'humanisme au XV^e siècle. Poggio Bracciolini était à trente ans secrétaire du pape Jean XXIII, et lorsque Jean XXIII est déposé et démissionne finalement au concile de Constance, le secrétaire du pape se trouve en quelque sorte au chômage. Et, comme il a de grandes curiosités littéraires, il profite de ses loisirs pour aller faire des voyages de recherche dans toute la région et c'est ainsi qu'il découvre, soit à Cluny, soit à Langres, soit à Saint-Gall, soit à Murbach en Alsace, jusqu'à Mayence, un certain nombre d'ouvrages des classiques latins qu'on ne possédait plus en Italie. Plusieurs des discours de Cicéron et parmi les plus importants, l'*Institution oratoire* de Quintilien, le poème de Lucrèce. Toutes sortes d'autres œuvres sont ainsi redécouvertes, alors que les classiques latins, les ouvrages ou les auteurs les plus notoires comme Virgile, Horace, Perse et Juvénal, quelques ouvrages de Cicéron, les *Commentaires* de César, on les avait conservé partout.

Quand on étudie la tradition des textes, d'ailleurs, on s'aperçoit que tous ces textes sont recueillis autour de Charlemagne et que la renaissance carolingienne a copié tout ce qui existait encore de l'antiquité, que beaucoup de manuscrits anciens ont été eux-mêmes et physiquement apportés en France. Par exemple, en 804-805, quand le pape Léon III vient voir Charlemagne, quatre ans après le couronnement impérial, le pape sait que le cadeau le plus apprécié de l'empereur ne sera pas des objets d'orfèvrerie, ce sera des livres ; et il apporte à Aix-la-Chapelle et à Cologne, venant de la bibliothèque du Latran, des manuscrits qui viennent du grand préhumaniste de la fin de l'antiquité classique latine, Cassiodore.

Ces textes copiés dans le domaine franc, France occidentale chez nous, France orientale au-delà du Rhin, se trouvent conservés en petit nombre d'exemplaires à Fleury (Saint-Benoît-sur-Loire), à Saint-Denis, à Corbie, près d'Amiens, à Cluny, à Saint-Omer, à Reims, et puis en Suisse, à Saint-Gall et Reichenau, en Allemagne actuelle à Fulda, à Corvey et à la cathédrale de Cologne. Et alors là ce sont les auteurs que je vous citais tout à l'heure, Tite-Live et Tacite, incomplètement conservés mais conservés en exemplaires uniques de l'époque carolingienne, ou même, pour l'un d'entre eux un exemplaire antique, ainsi pour une décade de Tite-Live. Les humanistes italiens vont les retrouver à l'occasion du concile de Constance.

Mais en même temps les Italiens n'arrivent pas les mains vides et Guillaume Fillastre est un exemple particulièrement remarquable car,

intéressé par tous ces textes, il avait recueilli à Rome, la première année de son cardinalat, plusieurs textes qui n'étaient pas connus en France, des textes de Cicéron et des traductions latines de Platon. Il avait également connu, est-ce à Rome ou à Boulogne, on ne le sait pas exactement, la traduction, - et là nous allons rejoindre *Ymago mundi* -, la traduction de la *Cosmographie* de Ptolémée, réalisée par un certain Jacques Angelo en 1410 et dédiée au pape Alexandre V. Cette cosmographie est particulièrement importante parce qu'on en a trois exemplaires quasiment jumeaux, l'un que Guillaume Fillastre donna à son ami Pierre d'Ailly, il n'a pas été écrit pour Pierre d'Ailly il lui a été donné, on le constate parce que Pierre d'Ailly y fait ajouter son blason. Un autre que Guillaume Fillastre a acheté pour son propre compte et où il ajoute son blason, celui-ci est à Nancy. Et puis un troisième que Guillaume Fillastre fait copier pendant le concile, il l'indique formellement, pour le chapitre de Reims. Et alors là, le blason du cardinal figure dans l'initiale du début du texte ; donc celui-là a été copié pour lui. Il fait de même copier, pendant le concile, toute une série de manuscrits qui sont encore à la bibliothèque de Reims. Je dis bien, il les fait copier, car là-dessus il y a un malentendu, une erreur d'interprétation d'Alfred Coville qui nous dit qu'une des preuves de son travail ce sont les longues copies de manuscrits qu'il fit de sa propre main à Constance. Pierre d'Ailly comme Guillaume Fillastre savent parfaitement écrire, ils écrivent eux-mêmes des notes, le texte de leurs discours, ils n'écrivent pas des livres entiers parce qu'ils ont autre chose à faire et parce qu'ils ont du personnel, des scribes de métier pour cela. Et lorsque nous voyons des mentions où Guillaume Fillastre dans des manuscrits qu'il a donnés à la bibliothèque de Reims, indique "manu propria", ce qui est écrit "manu propria" ce sont les trois ou quatre lignes d'envoi au chapitre de Reims et non pas les trois ou quatre cents pages du livre. D'ailleurs, il est très facile de voir que la note signée du cardinal n'est pas de la même main que l'ensemble du manuscrit.

En revanche, ce qui est par exemple de Pierre d'Ailly dans le manuscrit 927 actuel de Cambrai, le premier et le plus beau texte de l'*Ymago mundi*, texte très soigné avec une première page qui a une superbe marge fleurdéliée, en or et bleu, c'est à la fin sept ou huit pages de notes de Pierre d'Ailly, des calculs pour la correction du calendrier, des extraits de Ptolémée ; ce sont effectivement quelques pages qu'il a ajoutées de sa propre main dans son exemplaire personnel et, selon toute évidence, pendant le concile, puisqu'y figure dans ce texte, calligraphié par un scribe de métier, un ouvrage qu'il adresse au pape Jean XXIII un peu après sa promotion au cardinalat, donc au plus tôt en 1412. Et par ailleurs, figurent de sa propre main des notes qui sont datées de 1416. Donc le manuscrit est parfaitement daté.

Dernier détail, et je m'arrêterai là, mais qui nous intéresse pour

Christophe Colomb, même s'il n'est pas sûr que Christophe Colomb l'ait connu. Dans l'exemplaire personnel que Guillaume Fillastre avait conservé de la *Cosmographie* de Ptolémée, qui est aujourd'hui à la bibliothèque de Nancy, il fait ajouter quelques années plus tard un atlas de cartes. Cet atlas reproduit les cartes d'un exemplaire grec de Ptolémée, mais y ajoute une carte de l'Europe du nord-ouest et de l'Atlantique nord qu'il a fait compiler et avec tout un texte de description en plusieurs pages qu'il a fait compiler également par un certain Claude Lesainbrique, et sur cette carte figure la Groenlandia. Tout cela est évidemment assez mal exploré, la Groenlandia coïncide plus ou moins avec le Groenland, mais par les îles Feroë rejoint plus ou moins la Norvège. Au nord de la Groenlandia, alors là c'est une erreur totale, il indique la Carélie, habitée par des monstres païens, qui est la région la plus au nord. La Carélie est au nord de la Finlande, on ne voit pas le nord de la Finlande revenir par-dessus le Groenland. Enfin on avait la notion effectivement de la partie la plus septentrionale de ce qui approchait du continent américain. Ces cartes sont datées très précisément de 1427 car il y a une note du cardinal indiquant, à propos d'une autre carte, de l'Afrique, qu'il a eu des notions là-dessus par les ambassadeurs du prêtre Jean, -c'est simplement le Négus-, venus en Aragon et amenés à Rome par son collègue le cardinal de Foix et présentés au pape "en ma présence" précise le cardinal, en 1427. Et là nous retrouvons ce que nous disait hier lady Phillimore à propos du souci de la croisade, car le prêtre Jean c'était une manière aussi de prendre à revers l'Islam, mais alors cette fois l'Islam égyptien et non pas l'Islam turc.

Donc, avec Guillaume Fillastre et jusqu'aux derniers mois de sa vie nous retrouvons ces différents soucis, le souci de la croisade, le souci de l'exploration, le souci cosmographique qu'il partageait avec Pierre d'Ailly, ayant d'ailleurs contribué à informer son ami.

DÉBAT

François CALLAIS : Vous dites que Pierre d'Ailly n'aurait pas écrit de traité, il se serait contenté d'écrire des notes, or Gilbert Ouy qui est venu faire une conférence en 1982 et qui a publié à ce sujet une étude dans *Romania*, prétend que sur près de deux cents manuscrits attribués à Pierre d'Ailly près de soixante seraient de sa main, seraient autographes.

Monsieur l'abbé Merlette : Il faut distinguer les manuscrits des propres ouvrages d'un auteur et les manuscrits tels que les Ptolémée, le *Timée* de Platon, ceux-ci ne sont pas d'eux. Je dis surtout, contre l'erreur de Coville, que le cardinal Fillastre, et Pierre d'Ailly aussi, avaient d'autres choses à faire que de copier des livres de bibliothèque. La première rédaction de leurs propres ouvrages était effectivement faite par eux. On a conservé des premières rédactions de ces ouvrages comme on a conservé des premières rédactions de beaucoup d'ouvrages médiévaux, de Jean Scot Erigène et autres. D'ailleurs les écritures évoluent, je ne suis pas parfaitement convaincu, par exemple, par ce que dit Gilbert Ouy sur le fameux recueil épistolaire de la bibliothèque de Cambrai. Je l'ai réexaminé le mois dernier, avec mademoiselle Thérouane, il me semble difficile d'admettre que ce recueil soit d'une seule main car certaines lettres majuscules, le A majuscule, par exemple apparaissent sous deux formes différentes et difficilement compatibles dans ce manuscrit. Les écritures sont par ailleurs des écritures

notariales de chancellerie de l'époque. Les écritures, à première vue, seraient compatibles, mais quand on entre dans le détail ce n'est pas évident. En tout cas, ils ont copié beaucoup de choses mais pas des manuscrits comme les trois exemplaires de Ptolémée et quelques autres ; ils n'avaient pas le loisir de s'abstraire des querelles du concile.

Lady Phillimore : Je vous suis très reconnaissante de cette relation que vous établissez entre Pierre d'Ailly et l'humanisme parce que je voudrais montrer que les deux livres de chevet de Christophe Colomb ont été l'*Ymago mundi* de Pierre d'Ailly et l'*Historia Rerum* du pape humaniste Pie II.

Monsieur l'abbé Merlette : Un grand humaniste aussi. Je n'ai pas de lumières sur la relation entre Pie II et Pierre d'Ailly.

Lady Phillimore : C'est peut-être à travers l'humanisme aussi que les relations se sont établies au concile de Constance.

Monsieur l'abbé Merlette : Un homme qui fait le lien entre tout cela c'est Pogge, qui était secrétaire du pape Jean XXIII. Après le concile de Constance, n'ayant pas été réintégré à la Curie, il est parti en Angleterre comme secrétaire du cardinal Henri Beaufort, le demi-frère du roi Henri V d'Angleterre, et là nous nous retrouvons avec toutes sortes de bibliophiles. *Zelone Castiglioni*, le neveu du cardinal Branda, quand il sera ambassadeur du roi de France et d'Angleterre au concile de Bâle et ensuite à Ferrare, est en même temps chargé de ramasser des manuscrits pour le duc de Gloucester, le frère légitime d'Henri V et régent d'Angleterre, et pour le cardinal Henri Beaufort. On retrouve à nouveau la foire du livre à ce moment-là et c'est alors que meurt Pogge.

Lady Phillimore : C'était un ami de Pie II.

Monsieur l'abbé Merlette : Après avoir été un ami de Nicolas V. Donc c'est lui qui établit le contact humain entre ces trois générations d'humanistes, depuis le début du XV^e siècle jusqu'au deuxième tiers.

XXX : Connait-on l'histoire du mot Groenlandia ?

Monsieur l'abbé Merlette : Je ne sais pas. J'ai repéré que Groenlandia est bien à son emplacement sur la carte et dans les notes de Guillaume Fillastre, ces textes-là ont été publiés dès 1835 par un érudit nancéen. Les notes concernent l'Europe du nord-ouest, il y a plusieurs pages de notes topographiques. Et à propos d'une question qui a été posée hier, je pense que ce n'est pas tellement aux archives vaticanes qu'aux archives norvégiennes de l'archevêché de *Nidaros (Trondheim)*, dans la mesure où elles n'ont pas été détruites au moment de la Réforme, qu'on devrait trouver quelque chose sur le Groenland, sur les relations ecclésiastiques. Le Groenland était pratiquement en perdition au XV^e siècle, les relations étaient très distendues et la chrétienté groenlandaise a pratiquement disparu à peu près au moment où on allait découvrir l'Amérique.

Nota Bene :

Ce texte provient de l'enregistrement sonore effectué pendant le colloque et n'a pas été remanié par l'auteur.